

Karim

BEL KACEM

THÉÂTRE A la pointe du contemporain, ce fonceur attachant questionne sans relâche la nécessité de son art dans la cité. Aujourd'hui dans le sillage politique d'Arpad Schilling, demain au Belluard, cet été au Far...

Le jeu des 7 familles

CÉCILE DALLA TORRE

Il parle vite, avalerait presque certains mots. Et son actualité est quasiment aussi foisonnante que son débit. Après l'avoir vu à La Comédie de Genève dans *Noéplanète* d'Arpad Schilling, on allait trouver Karim Bel Kacem pour évoquer sa performance au Belluard de Fribourg, début juillet. Et parler sur place, à Vidy, du dernier coup de collier qu'il est en train de donner aux côtés du metteur en scène hongrois, qui dirige les comédiens de *Provocation*. Un titre éloquent pour ce travail de fin d'étude de La Manufacture – Haute école de théâtre de suisse romande –, né d'interrogations sur la politique purement helvétique.

Il est 21 heures et Karim Bel Kacem discute au bar du théâtre. Baskets noires, allure élancée, il vient juste de quitter cet artiste hors norme dont il a choisi d'être l'assistant pour plein de raisons. Adulté très jeune pour sa mise en scène de grandes œuvres du répertoire, Arpad Schilling monte désormais ses propres créations, utilise la vidéo et la performance, et défend avec un ferveur inégalée son théâtre social auprès de la communauté rom – hélas entravé par les dérives autocratiques de son pays. Après Ariane Mnouchkine, avec qui il suit trois semaines de stage marquantes, Karim Bel Kacem, 28 ans, a le chic pour s'entourer des bonnes personnes.

ESPRIT CRITIQUE

Pour en discuter, on arpente avec lui les couloirs de la grande maison lausannoise en quête d'un coin de fraîcheur et de tranquillité. Et l'on découvre l'ampleur d'une personnalité sagace, bourrée de projets, tous alimentés par «le même moteur», contrairement aux apparences. Franc, direct, et habité par ses convictions, le Franco-Marocain est bien conscient de scier parfois la branche sur laquelle il repose. «Assez critique et sans concession», se dit-il. Y compris à son propre égard, même s'il craint de passer pour l'idéaliste romantique et exalté qu'il ne donne pourtant pas l'impression d'être.

A lui seul, le Lausannois d'adoption est plutôt un manifeste. «Je fais du théâtre pour savoir si les gens en ont encore vraiment besoin.» Posant d'emblée des questions essentielles: «Quelle est la place de cette discipline dans ce vaste champ qu'est l'art? Ou encore: «La scène est-elle le lieu du cognitif, comme l'université?»

«Si l'on n'a plus besoin d'aller voir des pièces, c'est que le théâtre n'a pas su évoluer avec son temps. Mais qu'est-ce, au juste, évoluer avec son temps? On touche là des problématiques que les programmeurs connaissent bien, et qui jalonnent les créations de l'artiste. Peut-on nous

forcer à franchir le seuil des théâtres à coups d'e-mails et de réductions?, songe-t-il à voix haute. Mais dans l'Antiquité, on payait le public pour qu'il s'y rende, non? «Aujourd'hui, on a accès au savoir, donc la donne est différente. C'est en connaissance de cause qu'on décide que le théâtre n'est pas le médium pour traiter de ce savoir», nous rétorque l'intéressé. Qui se demande comment en donner de nouveau le goût. Et comment le faire circuler à travers les autres arts. «Une question primordiale pour qu'il retrouve son origine politique.»

Démonstration. Karim Bel Kacem allume son ordi et nous voilà propulsés au cœur de son projet avec Adrien Kuenzy, jeune réalisateur suisse. Après ses explications sur *Pièce de chambre n°1*, qui emprunte le concept de «théâtre élargi», au cinéma – s'étant lui exporté dans les musées avec succès –, on comprend une chose. Quel que soit le dispositif qui nous fera sortir du plateau de théâtre – ici une sorte de chambre froide aux vitres sans tain derrière lesquelles on observe la scène, le casque d'écoute collé sur les oreilles –, la finalité est de «réinventer sa façon de regarder».

Par un moyen simple, hérité de Gilles Deleuze: dissocier ce qu'on voit de ce qu'on entend, comme dans le 7^e art. D'où la réinjection de sons au gré des envies de la régisseuse, perçus depuis le casque du spectateur. Ce qui frappe, à entendre le concepteur, ce n'est pas tant la technique en jeu, mais plutôt le fait que tout se construit autour d'un texte: ici Sarah Kane, pour la suite Paul Claudel, bien que jugés «ringards».

Comme quoi le procès d'un soi-disant théâtre texto-centré ne tient pas. Pour Karim Bel Kacem, être contemporain, c'est bel et bien se poser la question du lien avec le public. Des questionnements formels qui font sens. Idem avec son *Kleroterion* participatif, présenté cet été au Far, à Nyon. Quésaco? A l'origine, chez les Grecs, une machine à tirer les politiques au sort. Là, chaque boule de loterie matérialisera un projet artistique, que le festival s'engage à monter l'année suivante pour l'heureuse gagnante. En question ici: le système de la loterie, gros finaneur de la culture. Décider aussi qui fait art.

LES BONNES CARTES

En aficionado du sport, il a également conçu pour le Belluard un genre de one-man-show futuriste, pour en dénoncer la récupération politique. Moins conceptuel, mais l'occasion de prolonger les enseignements sur la performance de Yan Duyvendak et Christophe Kihm, ses maîtres à la HEAD – beaux-arts genevois. Ecole qu'il rallie délibérément après un an à La Manufacture, à Lausanne. «J'ai toujours su que c'était ce qui se

faisait de mieux. Mais j'avais besoin d'aller plus loin que le jeu d'acteur, questionnant la création dans l'absolu, pas forcément liée à la scène.»

Et si Karim Bel Kacem a côtoyé la fine fleur de l'art contemporain à Genève, il y a surtout appris une chose: développer un point de vue critique. Un immense atout. Justement, à en juger par sa verve et son propos, on pensait qu'il avait fait Sciences Po. Ses cinq sœurs oui, dont de brillantes avocates, ont suivi de longs cursus académiques. Son frère cadet, en architecture. Lui quitte l'école tôt, privilégie les études par correspondance et vadrouille pas mal, passe deux ans à Paris dans un conservatoire d'art dramatique et une année dans un théâtre londonien, où il finit par hasard sur les planches, avant la Suisse.

De la politique, tout le monde en fait dans sa famille. On lui demande des précisions. Et son sourire gêné révèle une hypothèse trop rapide-

ment écartée. Même si l'orthographe diffère légèrement, du fait d'erreurs à l'état civil, la ministre des droits des femmes et porte-parole du gouvernement Hollande est bien sa sœur, Najat. «Ce rapport au politique nous vient de notre mère, qui nous a élevés dans l'idée qu'on suive chacun notre propre chemin.» N'appartenant en rien à ce cénacle, celle-ci vit à Lyon. De son père, plus de nouvelles. Karim Bel Kacem n'en reste pas moins à l'écoute du monde: c'est cela pour lui être contemporain. En écho à son projet sur la loterie, on a l'impression d'avoir joué au jeu des 7 familles. Et d'avoir tiré un sacré numéro. Qui semble tenir toutes les (bonnes) cartes en main.

Provocation, dirigé par Arpad Schilling, 26-30 juin, Vidy-Lausanne, 2-3 juillet, Théâtre du Loup (Genève), les 5-6 La Belle Usine (Fully), et du 15 au 18 au Festival d'Avignon, www.hetsr.ch
You will walk alone, une micro-histoire du sport, ve 5 et sa 6 juillet à 20h, Festival du Belluard (Fribourg), www.belluard.ch
 Festival des arts vivants de Nyon, www.festival-far.ch



«J'aimerais que ce ne soit pas quelqu'un du monde de l'art qui gagne», dit-il de son projet *Kleroterion*, présenté cet été au Far - Festival des arts vivants de Nyon. DR